

Questions-Réponses — Atelier N° 6

Le numérique nous (dé)livre-t-il de la culture ?

Yves Collard et Bruno Schröder

Renaud Ziegler : *J'ai remarqué un point commun dans les deux exposés. Yves, dans le premier « slide » l'a très rapidement abordé : la vraie question n'est pas « le numérique nous délivre-t-il ou pas de la culture » parce qu'il fait partie de la culture. Le mode de transmission fait partie d'un modèle culturel. La vraie question, c'est « comment accéder à la culture, comment enseigner la culture avec les médias » ? Comment s'assurer d'un accès à cette culture ? La question c'est « comment... » Une question aussi qui n'a peut-être pas été abordée, c'est l'aspect de la dématérialisation. On a beaucoup parlé de l'interconnexion, de l'accessibilité, mais le fait que la culture ne soit plus un objet, que le livre n'existe plus, que la peinture soit téléchargée sur l'écran via Google, que je visite le Louvre à distance ou que je n'achète plus un disque, mais que je télécharge un fichier qui n'existera plus quand j'éteins mon ordinateur, cet aspect de la dématérialisation, quel impact a-t-il justement, sur la livraison de la culture ?*

Yves Collard : Une réponse extrêmement rapide. La dématérialisation de la culture permet aussi sa dispersion par rapport à une foule de gens qui n'auraient pas accès à cette culture-là. Effectivement, on peut visiter le Louvre sans devoir y aller. On peut aller en Norvège sans dépenser beaucoup d'argent pour s'acheter de la nourriture sur place, etc. Ça permet une dispersion et ça reste un enjeu fondamental de l'école : favoriser l'accès des élèves à cette culture-là, à cette possibilité de culture-là dans la mesure où on a, depuis un certain temps, compris que l'accès à la culture dématérialisée n'empêche absolument pas l'accès à la culture matérielle. Au contraire, on a constaté que les élèves qui consomment beaucoup de musique via les réseaux sociaux via Internet sont en même temps ceux qui vont le plus aux concerts. C'est pareil d'ailleurs pour les livres, pour le théâtre, pareil pour les éléments « traditionnels » de la culture. Attention, je ne suis certainement pas en train de dire que, spontanément, Internet favorise le développement culturel des élèves, et principalement des élèves défavorisés. Au contraire, je dis que c'est de nouveau quelque chose qui est isomorphe. C'est-à-dire que les élèves qui font partie des catégories sociales supérieures sont à la fois ceux qui, dès le départ, par leur éducation, maîtrisent les outils de recherche de l'information et de recherche culturelle et aussi les outils de réseaux sociaux. En même temps, les élèves qui appartiennent aux catégories sociales supérieures sont, toujours par leur éducation, les plus enclins à fréquenter le théâtre, le cinéma, la musique, etc. Je ne suis certainement pas en train de dresser un portrait angélique des choses en disant : si vous allez consommer de la culture sur Internet, alors vous serez un être cultivé qui ira au théâtre ou au cinéma. Je dis que, sociologiquement, le problème est

largement en amont. Ce qui n'empêche pas l'école de pouvoir jouer un rôle d'aiguillon par rapport à ça.

Bruno Schröder : Ce n'est pas nouveau. Quand on a écrit les premiers livres à la main quelque part du côté des Grecs, et bien le livre a permis de s'affranchir du contact avec le professeur. Pour l'enseignement, on allait voir le maître, on vivait avec lui — c'est arrivé chez les peintres. C'est le contact personnel qui représentait la transmission du savoir. Le livre a permis de se passer du contact personnel. On est simplement maintenant dans une autre phase, un autre type de dématérialisation. Ni l'un ni l'autre ne sont bons ou mauvais a priori. Le journal, c'est un vecteur fantastique de propagande idéologique extrêmement désagréable. Il n'y a rien de nouveau. Simplement, c'est un nouveau type, un nouveau moyen technique, technologique pour lequel il faut apprendre les codes et là, il y a un peu d'intégration nécessaire. Il faut un peu d'expérience et l'intégration sociale ne se fait pas immédiatement.

Participant : *Je veux réagir par rapport à ce que disait Jean De Munk ce matin à propos du langage. Je suis conseiller pédagogique pour le secteur français et une des choses à laquelle on réfléchit beaucoup, notamment pour le français langue de scolarité, c'est que s'il y avait différents patois faisant globalement partie de la même aire linguistique qu'on a fait converger dans une langue nationale, aujourd'hui, un des défis de l'école, c'est d'avoir quatre, cinq, six langues, des backgrounds linguistiques très différents. C'est quand même plus compliqué de faire converger vers une langue de scolarité. D'autre part, je pense que les pratiques du numérique brouillent aussi les pistes entre quelque chose qui a toujours été fondamental à l'école qui est la posture scripturale, la relation aux textes écrits, autonomes qui existe sans l'interactivité de son producteur avec celui qui le reçoit et la grande difficulté pour les élèves aujourd'hui de faire la part entre des pratiques de l'oral, interactives, situées dans un contexte partagé. La grande difficulté pour certains d'entrer dans cette posture scripturale comme dit Michel Francard de l'UCL est : « je dois être capable de produire un texte qui va fonctionner de façon autonome ». Les élèves connaissent tous Wikipédia, mais je pense qu'aucun ne va jamais cliquer sur le deuxième onglet de la discussion et donc sur cette interactivité qui est souvent de haut niveau, sur la façon dont se co-construisent les discours et sur cette difficulté liée au fait que si je tape, je produis des lettres même si c'est par le biais de dispositif électronique, mais je suis dans quelque chose qui est quasi plus proche de l'oral que de l'écrit. Je pense que c'est un des gros défis aujourd'hui à l'école dans l'alphabétisation vis-à-vis du numérique. Si j'écris un blog ou si je tchatte dans une fenêtre de Facebook, je ne suis pas du tout dans les mêmes pratiques discursives. C'est peu connu ou peu fréquenté. Et si d'un côté le soin à l'orthographe, à l'emploi d'une langue qui soit suffisamment formalisée pour travailler tout seul est essentiel pour rendre le message valide dans notre cas, on sait bien que ce n'est pas nécessaire. Ce sont ces frontières-là qui sont aujourd'hui en grande difficulté. Vous savez, pour les professeurs de français et peut-être pour d'autres aussi, la difficulté c'est d'abord l'apprentissage du numérique et non pas l'apprentissage par le numérique. Les profs de français ne sont pas les premiers à aller au tableau interactif. Il y en a encore qui n'ont pas d'adresse mail. C'est peut-être aussi parce qu'ils sont plus sensibles au fait que le numérique se réduit à l'interactif, à l'écrit conversationnel comme disent certains.*

Bruno Schröder : Je ferais le parallèle avec ce que Jean De Munck a expliqué aussi sur la généralisation de l'éducation et l'enseignement. Il a fallu à ce moment-là produire une langue standardisée. Il a fallu produire un moyen de communication qui était valable pour tout le monde. Ici, il y a un nouveau type de compétence qui doit quelque part apparaître et qui doit être produit. Effectivement, l'école est le lieu où cette identification et cette mise en place de l'acquisition de cette compétence peut se faire. Il y a un rôle fondamental pour l'école.

Yves Collard : Effectivement, c'est la question du code — du code ou des codes de langage —, qui est centralisateur à l'école. Et puis, on observe dans les pratiques des élèves que c'est un code qui est communautarisé ou communautaire. Les élèves s'expriment entre eux dans un groupe défini, d'une

manière qui leur est propre. D'ailleurs, cela empêche parfois les autres groupes de les comprendre. C'est une stratégie de prudence qu'ils utilisent par rapport à ça. Je suis assez frappé par contre que dans les formations qu'il m'arrive de donner aux professeurs de français, la plupart d'entre eux qui suivent cette formation, et donc qui s'intéressent au sujet, ignorent les productions littéraires des élèves. Or, les élèves, pas tous, mais certains d'entre eux – c'est peut-être ceux-là qu'il faut suivre – sont capables de produire de la « littérature ». Une « littérature » qui ne ressemble pas du tout à celle du livre et qui n'est pas du tout celle de l'échange conversationnel, mais qui est plutôt : je produis un texte, j'écris un roman sur Internet sous la forme de ce qu'on appelle le ou la « fanfiction ». Quand je demande aux professeurs de français : « savez-vous me dire ce que c'est ? », ils ne savent pas. Pourtant les élèves produisent ça. Il y a aussi d'ailleurs des règles qui sont plus tacites qu'autre chose pour produire une bonne « fanfiction ». Mais le problème, c'est que je ne suis pas sûr que si l'école s'en emparait, les élèves auraient toujours envie de le faire... C'est un autre problème.

Participant : *J'ai été voir, il n'y a pas très longtemps – ça m'a amusé – les pages « spotted » d'un certain nombre d'écoles. Donc, les pages « spotted » c'est : « je t'ai remarquée dans les couloirs », la drague, etc. Mais c'est frappant : si on va sur certains grands collèges, on va trouver des alexandrins, des sonnets magnifiques pour déclarer sa flamme à la gamine de 5C qu'on a vu passer dans le couloir. Puis dans d'autres écoles, avec un public plus populaire, on a les mêmes stratifications qui se passent. Tout le monde connaît Faceploucs, c'est une sorte de compilation des pires « post » sur Facebook soit orthographiquement ou linguistiquement voire des bêtises, mais c'est très méchant, parce qu'on compile pour se moquer.*

Ce qui me semble un vrai défi, c'est qu'on a l'impression que la langue est transparente par rapport à ces médias-là alors qu'elle est là tout autant qu'avant quand on se moquait du mot d'excuse et qu'on se gaussait des difficultés de certains. On le retrouve, exposant 10, dans tous les milieux d'ados et pas uniquement. C'est un peu comme si la langue, ses codes, son ascèse d'autrefois – l'encre bleue, tenir sur les lignes- avait disparu alors qu'elle est là, et encore plus facteur de discrimination et de violence symbolique.

Yves Collard : Moi, je dirais distinction sociale avant de parler de discrimination.

Participant : *On a beaucoup parlé de l'accès pour tous. Et le premier endettement des ménages se situe maintenant au niveau des connexions aux médias... Qu'est-ce que vous en pensez ?*

Renaud Ziegler : *Puisqu'on parle d'accès pour tous, pour paraphraser Malraux et sa démocratie culturelle, je pense que c'est plutôt l'accès pour tous que l'accès par tous. La révolution numérique, s'il y en a une, est plutôt le fait que tout le monde produit et pas que tout le monde consomme. Je pense que là il y a une question. Et l'endettement des ménages, ce sont les mêmes ménages qui se sont endettés pour acheter un décodeur Canal+ il y a vingt ans... C'est un nouveau média qui provoque peut-être un endettement. Comme le disait Bruno Schröder, on veut tellement accéder de façons différentes à son contenu via son GSM, via une tablette, via la cyber-classe de l'école. Peut-être que tous les élèves n'ont pas accès à Facebook de chez eux, peut-être même que ceux qui y ont accès ne peuvent pas parce que leurs parents leur interdisent d'y accéder. L'accès par tous n'est pas la vraie question. C'est plutôt la production pour tout le monde.*

Bruno Schröder : Personnellement, je milite régulièrement chez les hommes politiques pour que le coût de l'abonnement Internet soit inclus dans les loyers des maisons sociales par exemple. Que ce ne soit pas quelque chose qui soit optionnel, qu'il soit vraiment repris et intégré et qu'ils puissent négocier un contrat global ou un contrat collectif. Malheureusement, la cadre législatif belge et le cadre des relations avec les sociétés de télécommunication ne permettent pas la signature de contrat

collectif. Ce qui est pour moi une des choses qui devrait être impérativement réglée pour certains types de groupes.

Participant : *Effectivement cela doit aller de pair. En dehors des ménages, moi, je dirige une école fondamentale de quartier. Je peux vous dire que les abonnements pour que mes élèves aient accès, ça grève le budget. Ça pose encore à l'heure actuelle, des difficultés majeures.*

Participant : *J'ai une question fondamentale. Je suis aussi directeur d'une école fondamentale. Quelle serait pour vous la priorité pour faire passer une école fondamentale du stade préhistorique au stade moderne par rapport au numérique ? Une priorité ?*

Yves Collard : Ce qui me vient en tête, c'est former les enseignants. Ça me paraît la priorité. D'abord former les enseignants non pas pour penser que du jour au lendemain ils vont être capables de travailler grâce au numérique avec les élèves. D'abord former les enseignants pour qu'ils l'utilisent pour eux-mêmes. Puis, après deux, trois ans, ils seront décomplexés par rapport aux usages. C'est ce qu'on observe régulièrement à Média-Animation. Quand les gens viennent se former sur un média, c'est d'abord pour eux. Officiellement, ils vont dire que c'est parce qu'ils ont envie de l'utiliser en classe, mais ça n'arrive que deux ou trois ans après. Pour moi, la priorité c'est de former les enseignants, soit en formation continuée, soit, et ça c'est important aussi, en formation initiale. Je repère de grosses failles dans la formation initiale des futurs enseignants à propos des usages informatiques et d'Internet.

Bruno Schröder : Moi, c'est la même chose. C'est un compte Facebook, un compte Twitter pour chaque enseignant utilisé à titre pédagogique, c'est l'utilisation d'un réseau social interne à la Yammer dans toutes les écoles, à titre pédagogique aussi, de manière à ce que les enseignants comprennent ce qui se passe et que la capacité d'abstraction et de conceptualisation que vous avez, vous puissiez l'appliquer à ça aussi. Une des choses qui me frappe dans les interactions que j'ai, c'est que très souvent, on reste dans le domaine de l'anecdote ou du ressenti personnel. Je suis vraiment étonné de voir que la structure de l'enseignement rate de manière aussi persistante la conceptualisation de ce qui se passe dans ce domaine-là. Je suis vraiment étonné de ça. Je ne comprends pas en fait alors que vous êtes dedans tous les jours et que vous avez un poste d'observation absolument fantastique. Là où les choses se passent, c'est chez vous. Vous êtes vraiment au plus près de l'évolution. S'il y a bien un endroit où la capacité à conceptualiser les choses peut se manifester, c'est chez vous. Voilà la recommandation, c'est ça. Ça peut se faire avec des pseudos ou dans un cadre particulier sur Facebook ou ailleurs. Ma première utilisation de Facebook, ça a été en 2008 avec le groupe de mes collègues (nous sommes cinquante, je suis le seul dans le pays). On s'est constitué un groupe Facebook confidentiel dans lequel on a testé pas mal de choses, dont un fonctionnement coopératif de projet dans ce domaine.

Comme je l'ai dit, pour que les enfants acquièrent les compétences de base d'un bon comportement dans le monde digital, c'est une pièce de théâtre.

Renaud Ziegler : *Pour aller dans le même sens, je pense que l'investissement doit être humain avant d'être matériel. Il faut d'abord former les enseignants avant d'acheter les tablettes. On a connu l'année passée, le CIRB (Le conseil informatique de la région bruxelloise) qui a budgété et acheté pour deux millions d'euros de tablettes avant de s'apercevoir qu'apprendre aux enfants à écrire sur une tablette avec ses doigts ce n'était pas très malin et qu'il aurait fallu un stylet, mais que malheureusement ce modèle ne proposait pas de stylet. Peut-être que la vraie question c'est de savoir de quoi on parle avant d'acheter...*

Bruno Schröder : Et savoir à quoi ça va servir. Une chose qui m'étonne aussi, c'est la pauvreté de la réflexion pédagogique sur l'incorporation du digital dans la pédagogie. Ce n'est pas moi qui l'ai dit. Je

fais partie d'un groupe dans lequel il y avait un pédagogue qui est venu nous parler de la faillite de la pédagogie à l'égard du monde digital. Il y a là aussi quelque chose qui ne se passe pas. Clairement, bien qu'étant à Microsoft, honnêtement, ce n'est pas aux sociétés informatiques à définir comment vous allez l'utiliser. Nous, on est intéressés évidemment à ce que tout le monde achète des tablettes et utilise des logiciels, mais ce qu'on peut en faire, le modèle, ce n'est pas à nous à le définir. Sur le plan de la société, ce serait une erreur grave de laisser ça aux sociétés commerciales. On n'est pas là pour ça. Justement, il y a une appropriation « à quoi ça va servir et qu'est-ce qu'on peut en faire » dans ce projet. Il y a quelque chose qui doit venir indépendamment du monde commercial, qui doit venir de vous en fait.

Participant : *Est-ce que ce n'est pas un problème de société où de toute façon les gens ont peur du changement ? On a aussi envie de mettre dans des cases « ça, c'est bien », « ça, c'est mal »... Il faut que l'on dépasse ces deux choses ainsi que la méconnaissance de ces outils qui demande une formation en plus pour les enseignants.*

Yves Collard : Tout à fait. Je l'ai dit, dès qu'un média apparaît, dès qu'un contenu médiatique apparaît, historiquement, il a chaque fois été méprisé, jeté aux oubliettes. Le cinéma était d'abord réservé aux fêtes foraines par exemple avant qu'on se rende compte qu'il y avait moyen de produire des chefs-d'œuvre et même parfois des chefs-d'œuvre de « propagande ». Il y a deux caractéristiques. À un moment donné, le média est accepté et parfois un peu par hasard. Par exemple la télévision, on s'est rendu compte que c'était formidable, qu'on pouvait faire des documentaires télévisés. On s'est rendu compte que, grâce à la télévision, on pouvait voir l'homme marcher sur la Lune. On s'est rendu compte que grâce à la télévision, on pouvait arrêter des criminels nazis. On s'est dit que finalement que ce n'était peut-être pas si mal que ça, la télévision. La deuxième caractéristique, c'est qu'il n'y a jamais eu de retour en arrière. Il n'y a jamais eu un média dont on s'est dit que finalement il est trop dangereux, qu'il ne sert à rien et qu'on doit s'en débarrasser. Non, il a été dans certains cas surclassé par d'autres, mais ce sont des médias qui s'ajoutent les uns par rapport aux autres. Vous avez tout à fait raison. Effectivement, dans un certain nombre d'établissements scolaires, on focalise la question de la formation à Internet sur la question des risques et des dangers. C'est pour moi, la mauvaise formule. Plutôt que de dire « qu'est-ce que vous risquez si vous allez sur Internet ? », dire plutôt « qu'est-ce que vous loupez si vous n'y allez pas ? ». Je pense que c'est transitoire.

Participant : *Et ça fait partie de l'humain en général de d'abord voir ce qui est négatif.*

Yves Collard : Effectivement, les choses que l'on connaît, on en a moins peur. « Aller en voiture », c'est extrêmement dangereux, mais on connaît. Par contre, aller sur Internet, sur les réseaux sociaux, on ne connaît pas très bien et on a peur. Ça fait partie du fonctionnement humain comme vous dites.

Bruno Schröder : J'ai un commentaire qui tient de l'anecdote. Il y a quelques années, nous étions tombés sur une étude faite par la Communauté flamande sur les différences de pratiques digitales entre les élèves et les professeurs. Sans surprise, les élèves avaient beaucoup plus de productivité digitale que les professeurs. On a présenté cette étude dans une réunion à quelqu'un du cabinet de l'enseignement -pas le cabinet actuel- qui est parti dans une colère absolument apocalyptique. On a été accusé d'avoir forgé ce truc, de manipuler les chiffres et de présenter des résultats tronqués. Le niveau de colère était tel qu'on a tout de suite arrêté et qu'on est passé à autre chose. C'était un document de la Communauté flamande ! Ce n'était pas un document produit par Microsoft. Il y a globalement un déni, une phase de déni encore dans toute une série de couches qui est extrêmement négative.

Participant : *Je rebondis sur ce qui avait été dit des jeunes qui s'approprient les médias, qui font des choses fantastiques comme les « fan-fictions ». Je me rends compte qu'une fois que le professeur a le matériel dans l'école, qu'il s'est formé, qu'il propose des choses aux élèves, ceux-ci, quand on les amène à faire des choses pour apprendre avec des outils numériques, ont toujours ce côté « le numérique, pour moi, c'est ludique ». Ça doit rester ludique et un plaisir pour eux. J'entends des collègues qui achètent une tablette pour leurs enfants en se disant « ils vont apprendre des trucs », mais les enfants vont demander à installer des jeux dessus. Ils vont grandir, ils vont voir des utilités. Mais quand ils arrivent dans le secondaire, quand on demande d'utiliser Facebook pour faire un groupe de travail, il faut vraiment qu'ils atteignent une certaine maturité pour voir l'utilité de l'outil. Quand le professeur arrive en disant « je vous transfère un groupe Facebook pour travailler », les élèves ne veulent pas que le prof vienne sur leur domaine. Il y a vraiment un frein, là, de la part de l'élève*

Participant : *Est-ce que c'est propre au numérique ? Je pense que les élèves qui ont lu l'intégrale d'Harry Potter en anglais ne vont jamais arriver au bout du « Père Goriot » qu'on leur a imposé. Je pense que dès qu'il y a l'aspect pédagogique, apprentissage, préparatif de l'école, le jeune freine...*

Participant : *Il y a moyen de les amener. Il faut l'intégrer et puis voir l'utilité, montrer que ça soutient leur apprentissage. Ça tient compte du type d'apprenant différent aussi. Il faut vraiment arriver à monter le potentiel à l'enseignant et après à l'élève.*

Yves Collard : Vous avez tout à fait raison et les raisons sont multiples à ça. D'abord, ce sont des médias qui entrent par les familles ou par les groupes de copains. Par les familles, c'est le modèle de la télévision. La télévision entre dans la famille puis l'école s'en empare après. Les réseaux sociaux, Internet entrent souvent par le groupe de pairs. La famille s'en occupe ensuite et l'école seulement après. Il y a une représentation initiale de l'élève qui est effectivement : « ça, ça sert à jouer... ». Et l'école a un peu de mal à orienter ces pratiques-là. Mais dans les pays où les réseaux sociaux, Internet arrivent de manière quasiment simultanée dans les écoles et dans la famille, ça se passe beaucoup mieux. Au Japon, dans les pays nordiques, ça se passe mieux de ce point de vue là.

Participant : *S'inspirer des choses qui ont été mises en pratique là-bas chez nous, n'est-ce pas trop tard ? On doit courir après le train qui est parti. Est-ce qu'on ne peut pas trouver nos solutions ?*

Yves Collard : Je n'ai pas de recette par rapport à ça, mais de toute façon, on n'est pas dans le modèle japonais, ni dans le modèle norvégien. En politique sociale, chaque fois qu'on a agité le modèle suédois comme étant quelque chose d'idéal, si on essaye de l'appliquer ici, ça se plante royalement. Il faut toujours bien se dire qu'on est dans une culture différente. Par rapport aux élèves, il y a vraiment ce problème-là. C'est un peu compliqué de faire admettre aux élèves qu'on peut se servir d'Internet pour autre chose que de télécharger des jeux vidéo. Le « Père Goriot », ça reste très cadré. À l'inverse, c'est très compliqué pour un élève de lire un manuel pédagogique à la maison. Il le fera beaucoup plus facilement à l'école. Moi, je n'ai pas de solution.

Bruno Schröder : Je n'ai pas la référence ici, mais il y a notamment un professeur de français qui dans son cours apprend à écrire des blogs. C'est un cours qui marche bien. C'est devenu une bonne pratique et une référence qui est en train d'être reprise.

Bernard Hubien : *Je suis secrétaire de l'UFAPEC, les parents de l'école. L'école produit 8 à 10 pour cent d'analphabètes, puisque ce sont les taux de notre société. Est-ce que le numérique peut permettre de réduire cela et comment ? Je suis particulièrement sensible à cela. Nous travaillons avec des familles analphabètes et ce qu'on entend c'est que, finalement, elles ont l'impression de ne jamais en sortir.*

Bruno Schröder : C'est un sujet extrêmement délicat. Quoi que je dise, je me fais toujours assassiner par une personne ou l'autre. Technologiquement, pour le moment, nous pouvons construire demain une tablette qui soit complètement utilisable par des analphabètes durs. C'est-à-dire qu'on a, technologiquement parlant, les mécanismes de reconnaissances vocales, les mécanismes interphasages qu'on peut implémenter dans un équipement donné existant. On a plusieurs expériences, on a essayé des systèmes de ce genre dans des bidonvilles en Inde : grand écran sur le mur avec des interfaces tactiles, des interfaces vocales et quand on revient trois semaines après, les gens savent l'utiliser. Ils l'utilisent de manière assez particulière, mais arrivent à l'utiliser notamment pour localiser un endroit dans lequel ils doivent aller dans la ville. Donc, technologiquement, c'est faisable. Les prix sont peut-être encore probablement un peu chers parce que c'est de la technologie avancée, mais il y a moyen. Une des choses que je n'hésite pas à dire c'est qu'en fait, nous pouvons maintenant déjà permettre à n'importe qui, alphabétisé ou pas, d'interagir avec Internet. Les concepts que l'on voit utilisés en Inde ou en Chine par exemple dans l'organisation des données sont aussi des concepts qui sont très facilement utilisables par des gens qui n'ont aucune éducation. Technologiquement, oui, c'est faisable.

Participant : *Mon analyse, c'est que dans le cursus scolaire actuel, finalement, il n'y a pas beaucoup de place pour ce que j'appelle l'éducation à la culture. Les aspects culturels sont peu présents, de même que les aspects d'éducation physique et de sport. Je me demandais si, en utilisant de manière plus intelligente les outils pédagogiques de type numérique, ça ne permettrait pas globalement au niveau de l'enseignement en Belgique de dégager du temps pour avoir moins cours de français, de maths, de sciences, etc. pour permettre d'avoir une approche de ces aspects d'apprentissage de la culture et de l'éducation physique. Est-ce qu'il y a des expériences de ce type-là dans d'autres pays ? Quand je pose la question, ce n'est pas du tout pour remettre en cause l'aspect présentiel scolaire, mais c'est pour répartir autrement la façon dont on forme un humain qui soit plus équilibré, qui ne soit pas seulement de l'intellect.*

Yves Collard : Vous parlez de l'enseignement à distance. J'y crois dans une certaine mesure. Mais dans une certaine mesure seulement. Il y a des gens qui vont vous dire que tout doit passer par l'enseignement à distance. Néanmoins, l'école reste un lieu de mixité sociale, d'apprentissage des comportements avec les autres. L'enseignement à distance ne peut être suivi avec fruits que par des gens qui sont très motivés pour ça. Or, on sait bien que les élèves peuvent avoir une motivation assez disloquée par rapport à certains apprentissages qui nécessitent leur présence. Pour ce qui est de l'apprentissage de la culture, j'ai envie de dire oui. Les réseaux sociaux apprennent les comportements culturels, apprennent à comprendre ce que c'est que répondre à quelqu'un quand il s'adresse à vous, de le faire de manière symétrique c'est-à-dire ni trop, ni trop peu. Toute une série d'éléments comme ça qui font partie des modes d'appropriation culturelle en société. Donc, par rapport à ça, je dis oui, clairement. Il reste néanmoins vrai que le savoir est constitué en école et dans tout système éducatif en fonction de disciplines. Les tentatives d'interdisciplinarité sont parfois assez compliquées. Il y a ce point de tension entre un « Internet » qui serait holistique et une école qui procède par discipline. C'est un énorme débat me semble-t-il.

Bruno Schröder : C'est un excellent champ de recherche pour les pédagogues.

Participant : *Je voulais reprendre ce qu'avait dit Monsieur Schröder concernant le peu d'outils pédagogiques qui utilisent le média digital. Or, je trouve que pour la culture scientifique, cela pourrait être extraordinaire. Je ne fais partie ni de l'enseignement ni du monde dont vous faites partie. Je me demandais si en Fédération Wallonie Bruxelles, il y a déjà des contacts avec des éditeurs scolaires qui permettent de créer ces outils. J'ai bien entendu qu'il était extrêmement important et prioritaire de former les enseignants, mais si par ailleurs, on ne développe pas ces outils pour les aider, pour les*

plonger dans cet univers, je pense que ce sera tout à fait théorique. Dans les Hautes écoles, ce sera peine perdue et fort décourageant. Or, je pense que c'est le contenu qui est intéressant et la technologie serait tout à fait passionnante pour mettre à disposition des profs de biologie, de physique pour rendre ces cours extrêmement vivants. Je ne connais pas la situation de la production de ces outils.

Participant : *En fait, pour le moment, il y a pas mal d'expériences qui sont en cours de production de supports pédagogiques à destination des enseignants, des formateurs notamment dans le domaine de la formation professionnelle. Le seul problème auquel on se heurte, c'est un problème de moyens. Il faut savoir que, et c'est le cas dans l'enseignement à distance notamment, la production d'un cours à distance demande un temps fou parce qu'il n'y a pas d'interaction présentielle avec la classe. Autrement dit, quand on explique quelque chose, on met toujours plus que le support que l'on a. Or, quand on travaille à distance ou quand on écrit un support pédagogique en e-learning ou à distance, on est obligé de tout prévoir, toutes les questions de tout étudiant.*

Participant : *Moi, je ne parle pas de l'enseignement à distance.*

Participant : *C'est exactement la même chose quand on fait un support de cours. On est obligé de prévoir pratiquement toutes les questions possibles sinon le support perd de son sens puisque c'est de nouveau le prof qui reprend la démonstration et qui va compléter les imperfections. Ça coûte très cher. Il y a toute une réflexion en Fédération Wallonie-Bruxelles notamment dans le cadre du débat de 2013 avec les compétences. Des Hautes écoles, l'enseignement de promotion sociale, le Forem, l'Ufapec, etc. sont en train de voir comment ne pas supprimer l'autonomie des enseignants dans la création de supports pédagogiques et, en même temps, comment arriver à collaborer, à mettre ensemble des forces, y compris en termes de moyens, parce qu'on parle en heures de travail. C'est ça qui coûte le plus cher : les heures de conceptions pour ne pas réinventer la poudre chacun de notre côté. Ça pose des problèmes colossaux de droits d'auteurs, d'accès gratuit aux autres enseignants qui ne peuvent pas participer à l'élaboration, aux autres établissements qui n'auraient pas investi des heures de détachement des enseignants. Un énorme travail est en cours. On est en train de finaliser. On aura probablement d'ici fin 2013, début 2014, des ébauches de pistes, mais qui posent des questions éthiques fondamentales et politiques comme l'autonomie des établissements, le droit d'auteur, etc. Il y a tout un travail qui est fait. Parallèlement à ça, si vous allez sur Internet, vous verrez qu'il y a une série d'entreprises qui ont créé des supports pédagogiques pour les enseignants. Quand on est dans le domaine de la formation professionnelle, il est clair qu'il y a des relents publicitaires en dessous. C'est très évident.*

Bruno Schröder : *J'ai deux éléments complémentaires par rapport à ça. Les premiers contacts que nous avons eus en Belgique avec les éditeurs remontent à 2006. Ça n'a toujours pas beaucoup avancé pour toute une série de raisons très compliquées essentiellement liées au modèle économique des éditeurs. En 2006, on était déjà capable de le faire sur le plan technologique et sur le plan des plateformes, mais ça bute pour des raisons qui sont complètement extérieures à la technologie. C'est un premier élément.*

Deuxième élément : je ne suis pas certain – c'est une opinion personnelle – que la traduction du contenu, en prenant comme unité le livre déjà produit, soit la bonne manière de faire. Quand on voit le succès de la Khan Academy par exemple, ou le site du Zéro en informatique, ou quand on voit certains projets — il y a des tas de projets de formation sur téléphone mobile — qui se passent pour le moment en Asie, on a là des modules de cinq à dix minutes qui sont essentiellement des vidéos mais reliés entre eux et qui font la part belle aussi à l'interaction avec une communauté. On a des modèles qui sont complètement différents. Ces modèles-là ne sont pas très compatibles avec les modèles économiques des fabricants d'outils de formation pour le moment. On a un problème

d'évolution qui est un peu différent. Ce n'est pas par hasard si la Khan Academy et le site du Zéro ont évolué autrement.

Dernier élément : vous devez aller voir au Luxembourg parce que, depuis plusieurs années, les professeurs ont été d'abord *poussés* à mettre en ligne leur contenu et maintenant ils sont *obligés* de mettre en ligne le contenu de leur cours. Ce qu'on voit là-bas, c'est que, indépendamment du droit d'auteur des professeurs qui n'existe pas, on commence à voir apparaître des usages croisés de différents matériaux qui viennent de différents professeurs. C'est vraiment tout nouveau. On commence à voir un certain type de sélection darwinienne qui se met en place dans la manière de faire. On a une génération « organique » de contenus qui pédagogiquement sont meilleurs et plus efficaces que d'autres. Il y a plusieurs années d'expérience à Luxembourg dans ce domaine. La manière dont ils ont mis ça en œuvre est intéressante aussi et les difficultés auxquelles ils ont dû faire face pour convaincre les professeurs sont assez amusantes.

Participant : *J'ai entendu plusieurs fois, dans les exposés introductifs, parler de la culture et encore dans les questions qui ont été posées. Tout à l'heure, Monsieur De Munck disait : « on dit la culture, c'est une commodité de langage, on doit dire « les » cultures ». Mais dans le monde qui advient, est-ce que justement on ne va pas vers « la » culture dans le sens où il y a une globalisation qui permet une transversalité, une meilleure communication, mais avec le risque de l'uniformisation ?*

Bruno Schröder : Non. Absolument pas. Il y a une globalisation de l'accès aux informations et de l'accès aux personnes. Justement, on voit émerger, dans le monde digital, toute une série de sous-cultures et de groupes qui se différencient là-bas aussi. On a le même mentor dans ce domaine, Dana Boyle, qui est une chercheuse de Microsoft qui étudie particulièrement la manière dont les jeunes utilisent, intègrent la technologie. Au contraire, il y a une explosion des modèles culturels et des modèles extrêmement spécifiques au monde digital qui apparaissent.

Participant : *En fait, il y a peut-être une globalisation d'une culture mainstream (le film que tout le monde est allé voir au cinéma), mais parallèlement, il y a justement de plus en plus de petits groupes qui se créent et qui se différencient.*

Bruno Schröder : On voit, par exemple, la capacité à faire des traductions automatiques et à développer des traducteurs automatiques. C'est un des projets de Microsoft. Ça a permis de sauver la connaissance de la langue « Hmong » qui est une ethnie de 400.000 personnes qui ont été piégées dans la guerre du Viêt Nam, leur soutien aux Américains et les persécutions dont ils ont fait l'objet quand les Américains ont perdu la guerre. Ces gens se sont retrouvés aux États-Unis et en deux générations, le langage disparaît en fait. Ce type de chose a permis maintenant de structurer le langage, de l'acquérir et de constituer une description du langage « Hmong » avant qu'il ne disparaisse. Dans vingt ans, il aura disparu parce que les jeunes, aux États-Unis, ne l'apprennent plus. Voilà, il y a d'autres phénomènes plus subtils en jeu dans cet environnement-là.

Renaud Ziegler : *Je suppose que c'était une très bonne conclusion... Un grand merci pour ces deux exposés.*